

*Les chefs-d'œuvre
du Cazérien Hector d'Espouy
de son fils Jean
et de Raymond d'Espouy*

*Monique et Joël GRANSON
Cazères Mai 2019*

Hector, Jean et Raymond d’Espouy

J'affirme que celui qui n'a pas connu le travail des anciens, a vécu sans savoir ce qu'est la beauté.

Philosophe Georg Friedrich Hegel (1770-1831)

A Cazères sur Garonne (Haute-Garonne), dès que l'on prononce le nom de famille **d’Espouy**, tout de suite lui sont associés les travaux importants de l'architecte qui a dirigé la rénovation de l'église, la reconstruction de la halle et la construction du monument aux morts. Cependant bien peu de personnes connaissent l'immense étendue de ses œuvres en France, à l'étranger, ainsi que celles de son fils Jean et d'un cousin Raymond.

Cet article se propose d'emmener le lecteur à la découverte de superbes œuvres aussi diverses que variées, dans les domaines architecturaux, décoratifs et même montagnards.

S'agissant d'une revue mettant en valeur le patrimoine, il est apparu souhaitable de présenter d'abord les édifices, qui tous sont dignes d'un grand intérêt, et ensuite les travaux des d'Espouy dans ces mêmes édifices.

Les origines des Despouy

Les ancêtres des **Despouy** sont arrivés à Cazères vers 1810 lorsque Henri, le grand-père d'Hector s'est établi comme marchand de bois, place de l'église.

L'un des quatre fils d'Henri, Léon **Despouy**, occupa la magistrature de paix de Cazères pendant vingt-sept ans et fut le père d'Hector.

L'acte de naissance de Hector Jean-Baptiste Marie Désiré **Despouy** précise qu'il est né le 8 mai 1854 à 04H00 du matin à Salles sur Adour, canton de Tarbes (Hautes-Pyrénées) dans la maison de Marie Caroline de Carrère, née de Méritens de Rozés, âgée de 57 ans, ménagère.

Hector est le fils de Bernard Léon **Despouy**, âgé de 38 ans, propriétaire et Rose Marie Baptiste de Carrère, âgée de 23 ans, sans profession, son épouse et domiciliés à Cazères (Haute-Garonne).

Cette famille **Despouy** aurait racheté les terres « nobles » vers 1776 à Jean de Bachos, qui les aurait vendues pour payer des dettes.

Il est à noter que sur le registre d'état civil, constatant la naissance d'Hector, figure d'abord le nom **Despouy**, mais la mention marginale suivante a été ajoutée :

*« Par jugement du tribunal civil de Tarbes, en date du quatre décembre mil huit cent soixante-douze, enregistré, l'acte ci-contre a été rectifié en ce sens que le nom du père de l'enfant dont la naissance est constatée par cet acte doit être écrit **d’Espouy** au lieu de **Despouy**. Pour mention conformément au jugement... ».*

Le lecteur comprendra que la mère d'Hector, qui vivait à Cazères avec son mari juge de paix, était retournée quelques jours chez sa propre mère, pour la naissance de son premier enfant et que par la suite le nom de famille s'écrivira **d’Espouy**.

Hector d'Espouy (1854-1929)

Hector d'Espouy a passé sa jeunesse à Cazères. Comme beaucoup d'artistes, ses talents de peintre, dessinateur se sont révélés dès le plus jeune âge.

Il est contraint par son père à s'engager vers une carrière d'architecte, plus reluisante selon l'instinct paternel.

Lors de ses études secondaires dans les écoles jésuites de Montauban et de Toulouse, alors pensionnaire, il était connu pour dessiner sans cesse.

Il prenait plaisir à recopier des œuvres d'art anciennes où même les photos des portraits de ses parents. C'est ainsi, que tout naturellement, il fut sélectionné pour l'école des beaux-arts de Toulouse, puis celle de Paris en 1876.

Il fréquenta alors l'atelier d'Honoré Daumet. A l'époque, Daumet assistait Louis Duc pour les travaux d'extension du Palais de Justice de Paris et la reconstruction du fameux château de Chantilly pour le Duc d'Aumale.

Hector d'Espouy réussit particulièrement bien à l'école des Beaux-arts de Paris.

Il resta cependant très attaché à Cazères.

En 1884, il dessina les plans pour la chaire de l'église (Voir Eglise de Cazères).

Le 2 août 1884, il fut lauréat du premier grand prix de Rome pour un projet d'établissement thermal. Ceci l'amena à résider à la Villa Médicis à Rome de 1885 à 1888.

Il parcourt alors l'Italie et tous ses sites historiques. Lors de ce séjour, Il voyage en Égypte, en Asie mineure et en Grèce, dessinant et réalisant des croquis inlassablement.

Il obtient les médailles de 3^e, 2^e et 1^{ère} classe aux Salons des Champs Elysée en 1884, 1890 et 1892.

Son dessin de la basilique de Constantine à Rome lui a valu la médaille du salon de 1890.

Ces monuments antiques, où ce qu'il en reste, l'impressionnent au plus haut point qu'il écrit à sa famille :

« Ces nobles édifices apparaissent encore pour moi comme la plus haute expression du sens commun... Ils sont d'une perfection et d'une incroyable simplicité dans les moindres détails. Plus je les étudie, plus je suis perdu d'admiration... »

De retour à Paris, bien qu'architecte de formation, c'est vers la peinture et la décoration qu'il va obtenir de nombreux contrats pour des lieux publics.

C'est aussi pendant cette période, qu'il proposa à la municipalité de Cazères des plans pour une rénovation de l'église et une modification profonde de sa façade extérieure (Voir Eglise de Cazères).

En raison de son attirance pour la peinture, il obtient plusieurs commandes de décoration pour de nombreux lieux publics : musées, théâtres en France et même à l'étranger.

En 1889, il obtient son diplôme d'architecte DPLG (Diplômé par le gouvernement) obtenu après 7 ans d'études.

En 1893, il rejoint la Société des peintres orientalistes français, nouvellement créée par Léonce Bénédict. C'est à ce titre qu'il sera sélectionné pour faire partie des membres du jury de la Villa Abd el tif (Alger) à partir de 1907. (Voir Villa Abd el tif).

En 1895, il est nommé professeur de peinture ornementale à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris. Un de ses élèves sera Raymond d'Espouy, un cousin, futur peintre, cartographe et pyrénéiste de renom.

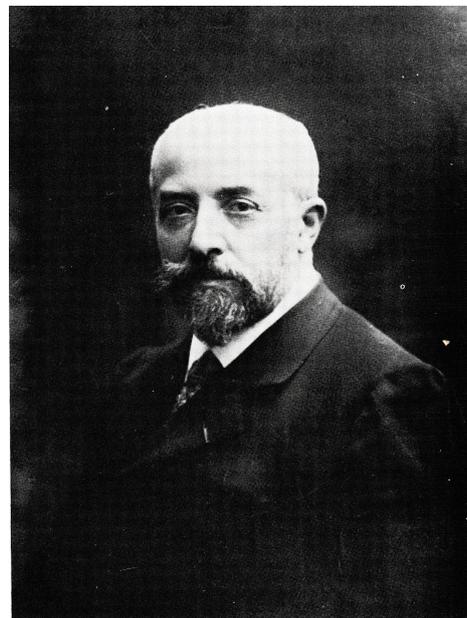
Il a aussi réalisé des modèles de tapisserie pour la manufacture des Gobelins.

Hector d'Espouy a été l'architecte de nombreux travaux particuliers comme la reconstitution des peintures de l'ancien escalier des Ambassadeurs du Palais de Versailles d'après les dessins anciens et celles du grand escalier de l'hôtel Castellane, avenue du Bois de Boulogne, à Paris.

Il a publié en 1897, *Fragments d'architecture antiques*, en 1905, *Monuments antiques*, puis en 1925, *Fragments d'Architecture du Moyen Âge et de la Renaissance*. (Voir Livres d'architecture...).

Il séjourne en parallèle fréquemment dans sa ville d'origine, Cazères, où il possède une maison de maître, place Jean Jaurès, magnifiquement décorée (Voir œuvres diverses).

Il obtient une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris de 1900.



Hector d'Espouy, 1905, photo Philippe d'Espouy

Il a été fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1901. Cette décoration lui a été remise à Paris par M. Emile Maruéjous le 1^{er} mai 1901. M. Maruéjous, officier de la Légion d'Honneur, avait été ministre du commerce, de l'industrie, des postes et télégraphes dans le second ministère Brisson en 1898. Il avait été Député de l'Aveyron de 1889 à 1906.

Hector d'Espouy a épousé le 29 décembre 1908 à Paris Francine Caroline Ansay (1859-...) qui lui avait donné un fils Jean (1891-1921) qu'il a reconnu lors du mariage.

Principales réalisations

- 1884 : confection des lambris de la chaire de l'église de Cazères. (voir Eglise de Cazères)
- 1888 : Rénovation de l'église de Cazères (Voir Eglise de Cazères)
- 1890 : esquisses pour la Galerie Lobau de l'hôtel de ville de Paris (Voir Hôtel de ville de Paris)
- 1891 : fresque du plafond de l'entrée du Panthéon de Paris (Voir Panthéon Paris)
- 1893 : fresques de l'établissement thermal du Mont-Dore (Puy de Dôme). (Voir Thermes du Mont-Dore)
- 1893 : participation au jury de la villa Abd el tif à Alger (voir villa Abd el tif)
- 1895 : décoration du foyer du Casino municipal de Royan (Voir casino municipal de Royan)
- 1897 : décorations intérieures du Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren (Belgique) (Voir Musée Tervuren)
- 1900 : décorations des portiques du château d'eau de l'exposition universelle (voir Exposition universelle)
- 1900 : décoration de la salle de sculpture du musée des beaux-arts de Nantes (Voir Musée des Beaux-arts Nantes)
- 1902 : Rideau de scène de la comédie française (Voir Comédie française)
- 1902 : décorations du Palais Rose à Paris (voir Palais Rose)
- 1903 : peintures murales de la maison de James Burden, à New York (Voir James Burden House, New-York)
- 1904 : Halle du marché de Cazères sur Garonne (Voir Halle de Cazères)
- 1910 : décorations des peintures du salon « bleu » du Palais de la Légion d'honneur (Voir Hôtel de Salm)

- 1914 : avec son fils Jean, décorations du Crédit du Nord à Tourcoing (Nord) (Voir Crédit du Nord)
- 1914 : décorations de la chambre de commerce de Lille (Nord) terminées après la guerre (Voir Chambre de commerce et opéra de Lille)
- 1914 : décorations du Grand Opéra de Lille (Nord) terminées après la guerre (idem)
- 1915 : décorations intérieures du train présidentiel (Voir Train présidentiel)
- 1916 : décorations de la bibliothèque « Dutuit » au Petit Palais (Voir Petit Palais)
- 1917 : peintures « tableaux d'angle » de Bibliothèque nationale de France (Voir Bibliothèque de France)
- 1919 : Tableau : « Aux morts de la Grande Guerre » (Voir Monument aux morts de Cazères)
- 1923 : monument aux morts de Cazères (idem)
- 1923 et 1926 : réparations retouches de peintures au Palais du Luxembourg (Voir Palais du Luxembourg)

Périodiquement des œuvres du célèbre architecte Cazérien **Hector d'Espouy** se retrouvent maintenant sur le marché des œuvres d'art dans les salles de vente de renommée internationale et sur les sites spécialisés de vente d'œuvres d'art en ligne. C'est un fait de constater que les œuvres d'Hector d'Espouy prennent de plus en plus de valeur.

A titre d'exemple, l'aquarelle « Bédouin » a été adjugée aux enchères chez Christie's, le 1^{er} avril 2011 pour la somme de 1 062 euros (mille soixante-deux euros), hors frais et taxes. Elle ne mesure que 23 cm par 15 cm.

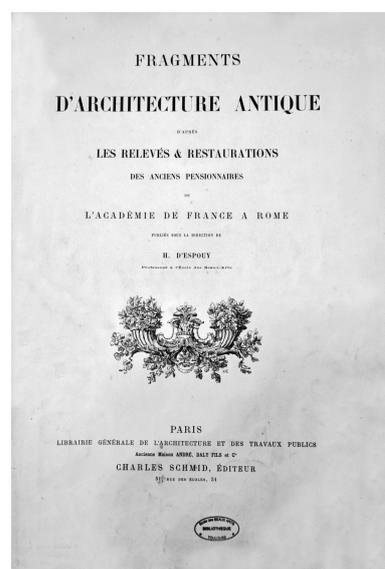
Ci-contre : Bédouin 1888, Catalogue Christie's



Deux de ses livres « *Fragments d'architecture* » dont des exemplaires sont à l'Institut supérieur des arts de Toulouse, ex école des Beaux-arts, (ISDAT) ont été vendus récemment 2 000 euros (deux mille euros), hors frais et taxes, sur un site de vente d'œuvres d'art en ligne. Un exemplaire est parti à New-York, un autre est parti à ABU DHABI.

Ci-contre : Couverture d'un livre *Fragments d'architecture*, Photo Institut supérieur des Arts de Toulouse)

Ces livres, de grand format, de toute beauté, contiennent des relevés détaillés (héliogravures) des temples romains et égyptiens dans les années 1900. (Voir Livres d'architecture)



Hector d’Espouy vivait à fond sa passion pour les belles œuvres et aimait la faire partager.

Dans son livre « La vie et les livres » Gaston Deschamps écrit en 1895 :

*« **Hector d’Espouy** rêvait aux temps heureux où les architectes, investis d’un pouvoir suprême, commandaient à des équipes de peintres et de sculpteurs et inventaient des plafonds et des murailles uniquement pour les faire illuminer par Raphaël ou Le Titien... ».*

Tellement pris dans ses travaux, il lui est arrivé d’oublier l’heure de rendez-vous importants.

Madame Claudine Billière d’Espouy, petite-fille d’Hector, a rapporté l’épisode suivant :

« Lorsqu’il était à Paris dans son atelier, il avait l’habitude de peindre très tard. Un soir, en plein travail, soudain il réalisa qu’il avait oublié l’invitation à diner de M. Raymond Poincaré, le Président de la République.

Il enfila rapidement un manteau et se précipita à l’Elysée. Arrivé au Palais, lorsque le majordome réceptionna son manteau, il découvrit qu’en dessous il portait son habit de travail maculé de marques de peinture.

Le Président s’en amusa et cela fit les gorges chaudes de la soirée... ».

Artiste de renom, aux œuvres reconnues et appréciées dans le monde, il avait eu, en plus, la joie de travailler avec son fils. Il eût beaucoup de mal à se remettre du décès prématuré de son fils en 1921, seulement âgé de 30 ans.

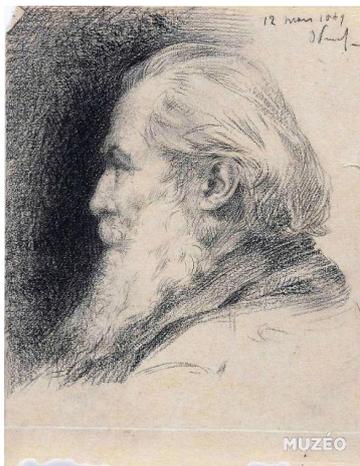
Hector est décédé le 18 janvier 1929 à Cazères. Il est enterré dans un caveau du cimetière communal avec son fils.

Une rue de Cazères porte son nom.

Diverses œuvres d’Hector d’Espouy



Marché, collection Gallica



Portrait d'Hébert, 1889, Collection Muzéo



Vues des décorations intérieures de sa maison de maître à Cazères, collection Mairie de Cazères



Terrasse côte Amalfitaine (Italie) 1887, collection Gallica



Ville d'Avray 1889, collection MNAM

Jean d’Espouy (1891-1921)

Jean d’Espouy, fils d’**Hector**, fut à son tour élève en classe d’architecture, aux Beaux-arts de Paris dans l’atelier de Léon Jaussely (Toulousain lui-même, formé à l’école des Beaux-arts de la ville).

Dès l’âge de 20 ans, **Jean d’Espouy** est primé lors du Salon des artistes français en 1911 et 1912 pour sa peinture. Trois de ses aquarelles intitulées : *La vallée du Salat*, *Soir d’octobre* et *Matinée de novembre à Sainte-Croix–Volvestre* sont conservées au musée national d’art moderne (MNAM).

A la même époque, il expose au Salon un paysage pyrénéen, fresque actuellement située dans le hall du Crédit du Nord à Tourcoing, classé monument historique (Voir Crédit du Nord). Il participe avec son père à la décoration de la Chambre de commerce et d’industrie de Lille (Voir Chambre de commerce et Opéra de Lille).

Dans son enfance, il est l’ami de Paul Vaillant-Couturier, avec lequel il court la campagne à cheval et commet quelques frasques dans les bals aux alentours.

Cette jeunesse est brusquement interrompue par la guerre de 1914-1918.

Engagé volontaire à Saint-Gaudens (Haute-Garonne) en septembre 1914, il est initialement incorporé dans le 16° Escadron du Train des équipages, où il réalise des portraits de soldats et d’officiers.

En novembre 1915, il est affecté au 9° régiment d’artillerie lourde et en janvier 1916, au 84° régiment d’artillerie lourde. Dès lors, il n’a de cesse de dessiner au cœur des combats, de croquer sur le vif, des scènes qui témoignent de la dure réalité du quotidien lors des grandes batailles de la Somme, des Flandres, d’Ypres ...

Au dire de ses camarades, il dessine souvent dans les moments de grands dangers et dans la nuit, dans la « *cagna puante* », muni de sa petite lampe, occupé de longues heures à composer des sujets, à compléter les croquis faits au dehors.



Meurtri par les années passées au front, il revient, dégoûté par la vanité des massacres et voue une haine profonde à cette abomination. Il s’engage activement dans le mouvement humaniste pour la paix aux côtés d’Aragon, de Gide, Courteline, Anatole France, Tristan Bernard, Barbusse, Vaillant-Couturier, R. Lefebvre...

Jean d’Espouy, document Michel Lécussan

En 1920, quatorze de ses dessins sont édités dans le livre *XIII Danses macabres* de Paul Vaillant-Couturier aux éditions Clarté.

L’œuvre électronique de Frédéric de Ravignan, *Artefact 14-18 : une évocation sonore de la Grande Guerre*, 2007 rassemble les dessins de guerre de Fernand Léger, d’Otto Dix et de **Jean d’Espouy**, sur le site dédié.

Alors qu'il peignait les paysages enneigés du Cantal, à Chaudes Aigues, probablement affaibli par les années passées au front, il est terrassé par une congestion pulmonaire, stoppant net une carrière qui s'annonçait bien prometteuse.

Il décède en 1921 à l'âge de 30 ans. Laisant derrière lui une veuve et deux jeunes filles.

Il est enterré à Cazères dans le caveau de la famille **d'Espouy**.

Lors de l'éloge funèbre prononcé le 12 mai 1921 par le délégué des camarades de l'Atelier Léon Jaussely, il a été rappelé une de ses citations :

« Amis, un artiste ne périt pas tout entier si derrière lui, il laisse des œuvres, filles de son esprit ».

Diverses œuvres de Jean d'Espouy



Vallée du Salat 1912, collection MNAM



Matinée de novembre Ste Croix Volvestre 1912, collection MNAM



L'accalmie et la marmite, collection Michel Lécussan

Raymond d'Espouy (1892-1954)

Raymond d'Espouy a la double particularité d'avoir été un peintre renommé mais aussi un grand pyrénéiste qui lui vaudra qu'un sommet, la pointe Cotiella, porte son nom : pic d'Espouy. Né en 1892 à Monléon-Magnoac (Hautes-Pyrénées) dans une famille gasconne, **Raymond d'Espouy** a fait des études à l'école des beaux-arts de Paris où il a été élève **d'Hector d'Espouy**, un parent assez éloigné, que l'attache familiale avait qualifié d'oncle.

Raymond fut admis à la société des peintres de montagne et exposera régulièrement, laissant une œuvre assez considérable consacrée aux Pyrénées, dessins, aquarelles, huiles.

Après la guerre de 1914-1918, il s'est installé à Monléon-Magnoac comme exploitant agricole. Passionné par la montagne et par la cartographie, il acquiert l'un des orographes de Franz Schrader, avec lequel il s'exerce dans les massifs pyrénéens. Il a mis au point le principe de la courbe éclairée (voir plus loin) pour améliorer le rendu du relief des cartes. Il a réalisé aussi beaucoup de dessins.

Il a réalisé plusieurs tables d'orientation encore visibles. Il a dessiné tous les plans et les cartes du guide Soubiron (1920).

Le 25 octobre 1916, Il avait épousé, Anne de Beaupuy, nièce d'Henri Brulle. En 1949, il a édité les souvenirs de ce grand pyrénéiste, sous le titre *Ascensions*.

Membre du Club alpin français (CAF) depuis l'âge de quinze ans, il a été un des collaborateurs de Jean Arlaud et de son *Groupe des Jeunes*.

Apôtre de l'amitié franco-espagnole, il a été adhérent au Cercle excursionniste de Catalogne (CEC), aux *Montañeros de Aragón*. Fort de ses nombreuses relations avec les pyrénéistes français et surtout espagnols, il a créé les *Amitiés montagnardes*, une association qui donnait lieu à de multiples rencontres dans sa propriété de la tour de Mayrègne, en vallée d'Oueil.

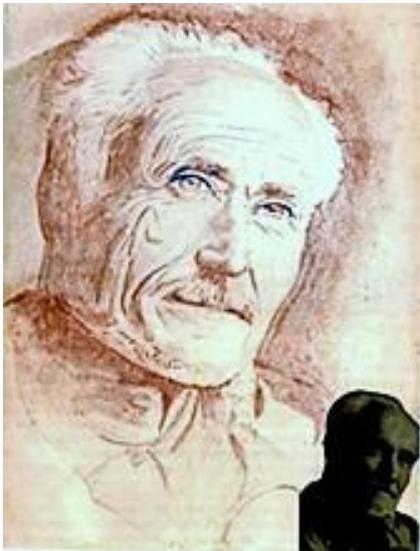
Il a étudié en particulier le massif du Cotiella. En 1954, avec Pierre Billon (1917-2002), il a réalisé la première ascension du Pic Cotiella (2 825 m) qui portera son nom : la pointe d'Espouy.



Pic Cotiella, pointe d'Espouy, photo CAF

À partir de 1949, il s'est mis également à la pratique de la spéléologie, d'abord dans le massif des Posets, puis dans l'Aude et l'Ariège.

En 1951, il a été élu secrétaire français de la commission franco-espagnole de pyrénéisme, ainsi que président du groupe des jeunes.



Raymond d'Espouy, dessin d'après une photo Dominique Dupont

Il meurt en 1954 sous une avalanche dans le vallon de la Frèche lors d'une ascension hivernale du pic d'Aneto à skis.

Sa fille **Chantal d'Espouy** est aussi une pyrénéiste de haut niveau. Elle a pratiqué toutes les disciplines d'escalade. Elle est par ailleurs auteur de recueils de poésie et de textes sur les Pyrénées.

Guy Fournié réalisateur de talent a produit un film, en costumes d'époque, intitulé « **Raymond d'Espouy, gentilhomme pyrénéiste** » avec la participation de Chantal. Au travers du document, Guy Fournié y présente une vraie somme documentaire sur l'homme, le montagnard, l'ami et le chercheur.

En juillet 1932, **Raymond d'ESPOUY** écrivit au sujet de la *courbe cartographique éclairée* par l'Art :

"... Il y aurait peut-être là un nouveau champ d'action pour nos collègues de la Société des Peintres de Montagne. Oui, en effet, passionnés par un même but, ne travaillons nous pas les uns et les autres à donner de nos chères Montagnes une expression toujours plus vraie et toujours plus belle ?".

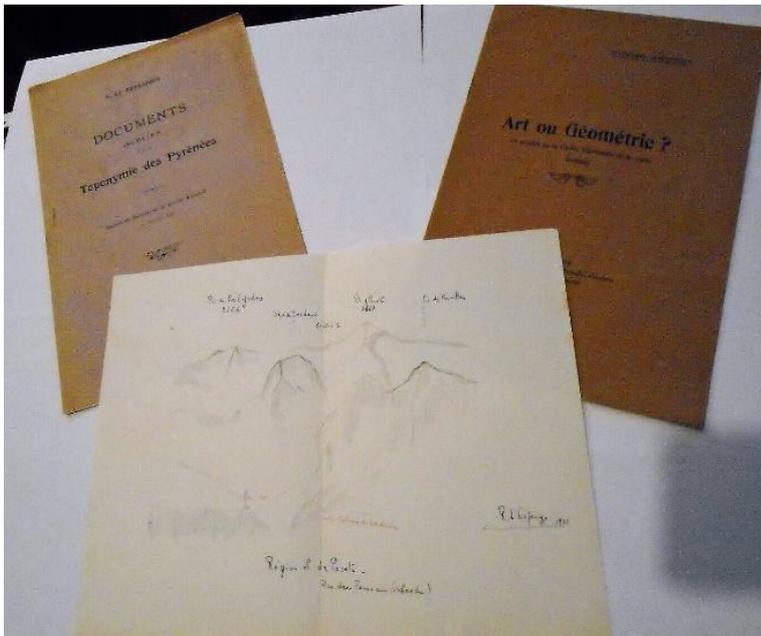
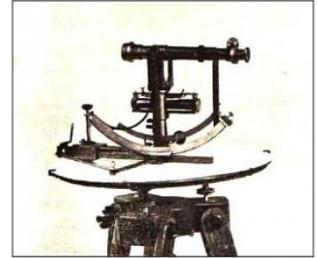
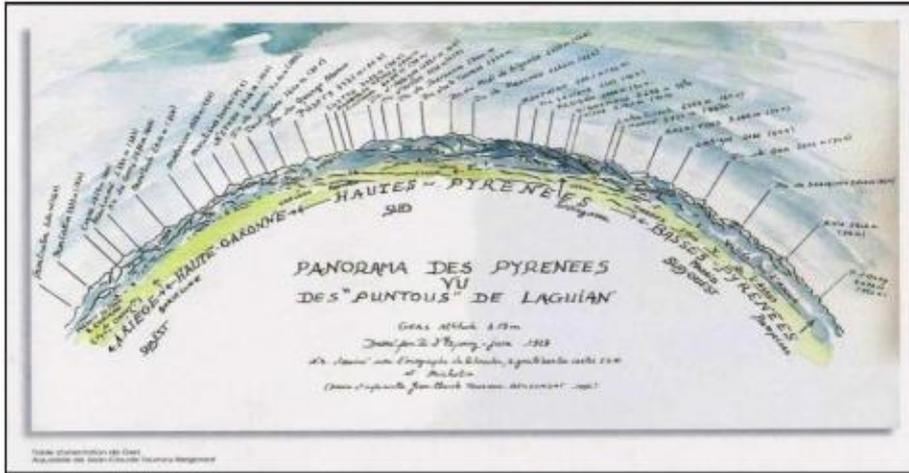
Il rajoutait de manière plus technique :

"La courbe, élément de dessin cartographique actuellement parfait au point de vue "géométrique", devint le meilleur moyen d'expression "artistique" (caractère du terrain, effet du relief, facilité de lecture) si on éclaire de façon naturelle et exacte, par quelque moyen que ce soit, d'où nécessité de la conserver jusqu'aux sommets des massifs rocheux".

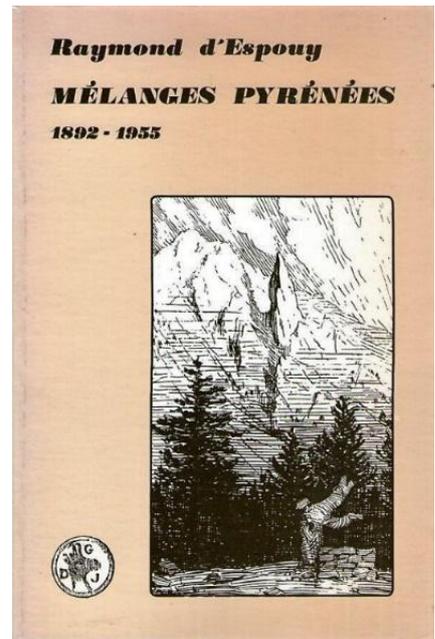
Diverses œuvres de Raymond d'Espouy :

Des Puntous de Laguian (Gers) : Panorama pour une table d'orientation dessiné par Raymond d'ESPOUY avec l'orographe de SCHRADER en 1928. Reproduit à la plume et aquareillé en 1996 par J.C. TOURNOU-BERGONZAT

pour la *Revue Pyrénéenne* du Club Alpin Français.



Orographe réalisé par F. SCHRA DER, photo du Service Géographique de l'Ar



mée

L'église de Cazères

Les ouvrages « *Notice historique* » de Cazères (édition 1884-1904) de Camille Monthieu et « *Notes historiques et archéologiques sur Cazères* » de l'Abbé Emile Espagnat paru en 1911 sont incontestablement les ouvrages de référence sur Cazères et principalement sur son église. On y apprend que :

L'église actuelle remonte au XIV^e siècle. Elle fut bâtie sur l'emplacement d'une vieille église, détruite par les Anglais lors du siège de la ville en 1376 et dont le sanctuaire a été conservé.

Jusqu'en 1794, la façade était composée de deux étages ajourés et flanqués à droite et à gauche de tours ayant chacune une forme octogonale, peu élevée, recouverte d'ardoises et dominée par une croix de fer avec une girouette.

Selon Camille Monthieu : " *c'est un édifice remarquable par son architecture qui appartient au style ogival du quatorzième siècle, avec une jolie porte gothique. Cette porte n'est point placée dans l'axe de la façade, car elle est, pour le spectateur extérieur, portée à gauche.*

C'est une irrégularité voulue et symbolique en commémoration du Christ mourant sur la croix qui pencha la tête à droite. Le Christ est placé au chœur et, par conséquent, regarde la porte d'entrée ogivale qui, pour lui et comme sa tête, penche à droite dans l'intérieur de la nef.

De même pour l'arc doubleau de voûte au-dessus de l'orgue, dont la naissance est abaissée de 1,10 m.

La concordance de ces deux faits dévoile certainement la pensée intime de l'architecte.

La même irrégularité dans l'axe de la façade se voit au portail de l'église du Taur à Toulouse..."

Les flèches, sur ordre de la Convention, furent démolies en pluviôse An III (janvier 1795).

En 1828, sur la tour de droite, fut élevée une flèche, très haute, en colimaçon. La deuxième ne fut pas réalisée faute de ressources.

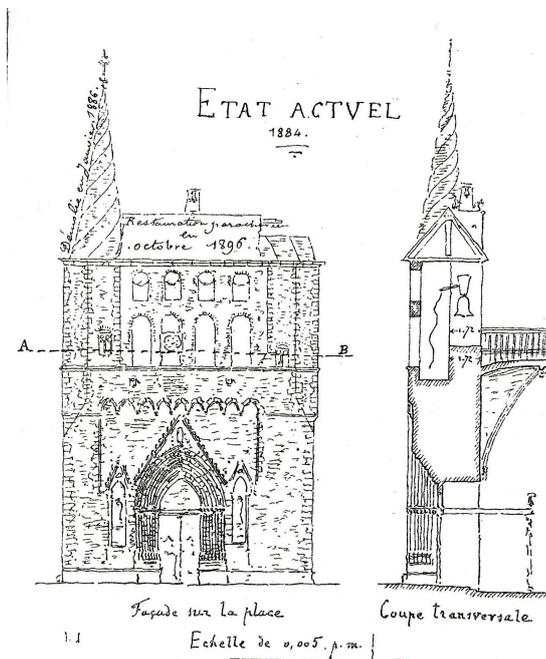
Au tout début de sa carrière, en 1882, Hector d'Espouy avait tracé des plans de restauration, conservés aux archives départementales.

En 1886, un dossier complet de restauration fut présenté par l'architecte **Hector d'Espouy**, enfant du pays et grand prix d'architecture de Rome.

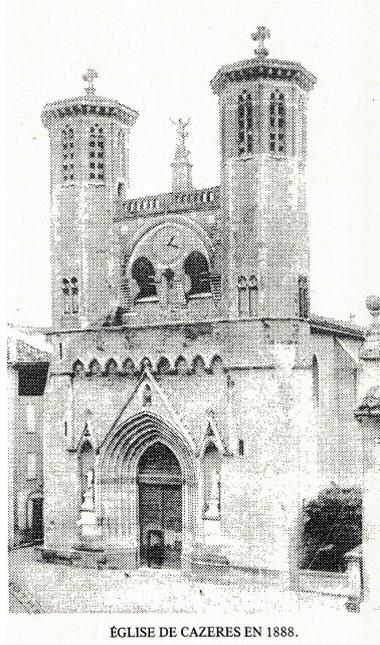
Ce plan grandiose comportait deux grandes tours octogonales avec une balustrade les reliant et portant une belle statue en bronze doré de la Vierge de l'Assomption, la patronne de l'église de Cazères. La ville de Cazères quant à elle, a pour patronne Sainte Quitterie, comme l'indiquent des documents datant de 1749.

M. Penent, maire de l'époque mourut le 16 avril 1886. Il avait pour 1^{er} adjoint Bernard Siadous qui devint maire, puis fut réélu aux élections municipales de 1888. Il poursuivit l'action engagée, le plan proposé fut admis par la municipalité et aussitôt exécuté.

Les travaux de l'église furent parachevés en 1896 sous le décanat de l'Abbé Achille Goudal à l'exception des sculptures des deux niches de la façade extérieure (Saint Jean-Baptiste à gauche et Saint Antoine à droite). L'exécution sera confiée, dit-on, « à un autre enfant du pays, M. Frédéric Tourte, jeune sculpteur auquel l'avenir sourit, car il aime comme M. **d'Espouy**, le travail consciencieux ». Elles auraient été offertes par M. Maylin et bénies par le chanoine Goudal, ancien curé de Cazères, en 1901.



Eglise de Cazères en 1884, document Camille Monthieu



EGLISE DE CAZERES EN 1888.

Eglise de Cazères en 1888, Document Emile Espagnat



Eglise de Cazères en 2019, photo Joël Granson

Dans l'intérieur de l'église, on peut remarquer une très jolie chaire en bois de noyer, habilement exécutée en 1884, par les ébénistes Martin père et fils sur les plans de **M. d'Espouy**. Cette chaire est du style gothique du XIV^{ème} siècle. Quant aux statuette en bois de noyer qui la décorent, elles ont été exécutées à Paris sous la direction **d'Hector d'Espouy**.



Chaire de l'église de Cazères, photo Joël Granson

L'église a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, le 18 novembre 1926.

Le 17 mai 2019, la municipalité s'est vue remettre la récompense « Les Rubans du Patrimoine » par la fédération française du bâtiment, la fondation du patrimoine et la caisse d'épargne. Ce concours récompense chaque année les initiatives locales en faveur de la restauration et de la valorisation de leur patrimoine. Les communes reçoivent un diplôme et un trophée.

L'église a rouvert ses portes en 2016 après un chantier de restauration d'environ 1.5 million d'euros, entrepris suite à l'incendie de Pâques 2012. Si la nef et le trésor avaient été épargnés, le feu avait ravagé la sacristie et gravement endommagé le chœur et la chapelle.

Livres d'architecture d'Hector d'Espouy

Parmi les livres d'architecture les plus importants de l'histoire des Beaux-Arts, ce sont sans doute les recueils héliogravés sous la direction **d'Hector d'Espouy** et intitulés *Fragments d'architecture* qui constituent la référence. Ils ont été publiés par l'Institut de France.

Bien que des dessins d'ancien ornement aient été réalisés depuis des générations avant que les vainqueurs du Grand Prix de Rome ne descendent à la Villa Médicis, les jeunes Français ont été les premiers à effectuer systématiquement le travail. Les dessins ont été limités et reposent fermement sur les vestiges de monuments soigneusement étudiés. De plus, leur représentation offre plus d'informations que celles pouvant être fournies même par un grand nombre de photographies.

Sous la direction **d'Hector d'Espouy**, ont été publiés, *d'après les relevés et restaurations des anciens pensionnaires de l'Académie de France à la Villa Médicis de Rome* :

- *Fragments d'architecture antique en 1897, Paris, in-fol, 15p. 100 pl.*
- *Monuments antiques, relevés et restaurés en 1912, publication de l'Institut de France, Paris, Librairie générale de l'Architecture, C. Massin, 4 vol, in-fol,*
- *Fragments d'architecture du Moyen-âge et de la renaissance en 1925. Paris, A. Schmid, s.d. in-fol.*

En fait le terme « restauration » pourrait tromper le lecteur. De nos jours, on utiliserait de préférence le terme « restitution » car il s'agit bien d'étudier en détail les monuments anciens, où ce qu'il en reste, et de les représenter, dans le moindre détail, de manière architecturale.

L'adoption d'une convention académique pour la représentation est la clé de l'utilité et du succès des dessins. La lumière est toujours supposée provenir de l'angle supérieur gauche vers l'angle inférieur droit avec un angle de 45°. Cela permet à chaque objet d'être lu en trois dimensions, car la profondeur de l'ombre est égale à la mesure de la projection de l'objet.

De plus, dans le cadre de la convention, un système de valeurs élaboré a été mis au point pour indiquer la distance relative entre les plans. Lorsque les détails sont présentés de cette manière, nous pouvons voir les objets en trois dimensions, mais nous pouvons également comparer un élément avec un autre pour obtenir des effets d'échelle.

L'appréciation des dessins contenus dans les fragments **d'Espouy** ne peut être complète sans une explication de la technique de rendu à l'encre de Chine. Une discipline extrême est nécessaire pour produire ces œuvres d'art finement étudiées. Même les dessins les plus simples nécessitent un soin et une préparation minutieux avant l'application des lavis. Une grande habileté est nécessaire pour effectuer le travail de trait nécessaire. Toutes les informations doivent être enregistrées avant même que le ton ne soit pensé. Le dessin est ensuite méticuleusement transféré à l'encre sur le papier pour aquarelle et le papier est monté sur un tableau. Le rendu lui-même nécessite des soins et une patience infinis. Chaque ton est constitué de nombreuses couches de lavis, de sorte que l'encre semble être dans

le papier plutôt que sur le papier. Chaque surface est graduée de sorte que l'effet final du dessin soit celui d'un objet dans la lumière et dans l'espace, entouré d'un sens de l'atmosphère.

Les architectes qui ont remporté le Grand Prix de Rome sont tenus, au cours des trois premières années de résidence en Italie, d'envoyer à Paris des œuvres basées sur les meilleurs fragments d'architecture ancienne.

Les principales leçons de ces études résident bien sûr dans leur exécution, mais elles donnent souvent aux auteurs la possibilité de maintenir et d'augmenter leur réputation. Les études sont présentées chaque année à l'École des Beaux-arts publiées au Journal officiel.

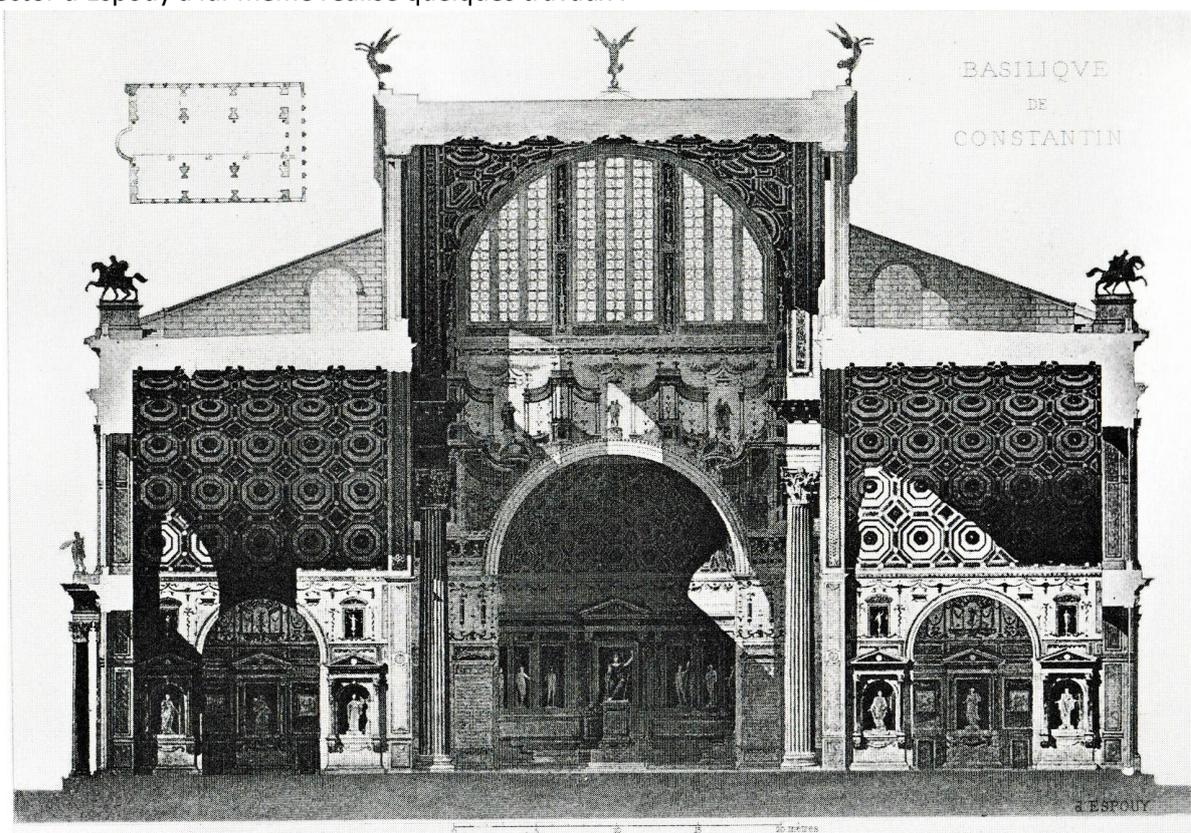
Chaque année, à l'issue d'un concours, l'Institut sélectionne un jeune architecte en résidence à Rome. Obligé de rester quatre ans dans des pays où abondent les anciennes ruines classiques, loin de la presse professionnelle et libre de tout fardeau quotidien, cet artiste choisit un ancien fragment et consacre plusieurs mois à le mesurer et à le restituer à tous ses éléments mutilés. Ensuite, il présente la restauration au moyen d'un dessin qui reflète le mieux le caractère de l'original.

On peut imaginer la grande quantité de beaux et précieux dessins ainsi produits par l'Académie de France à Rome, âgée de deux siècles à présent, toujours florissante et toujours productive de grands artistes.

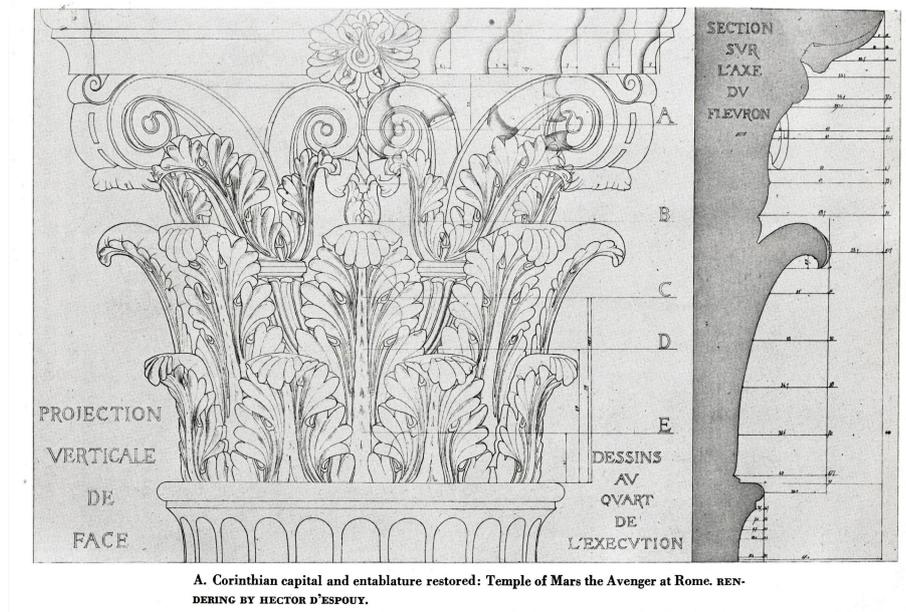
La plupart de ces travaux sont restés inédits, en grande partie dispersés, certains étant même envoyés hors du pays. Mais incontestablement ces dessins constituent l'étude la plus consciencieuse et la plus complète, la documentation la plus précise disponible sur l'architecture ancienne de l'époque.

Ces documents font encore l'objet d'études d'une part par les élèves des écoles des Beaux-arts pour s'imprégner du travail de restitution qui peut être réalisé et d'autre part par des archéologues de renom, qui viennent retrouver là les détails des bâtiments tels qu'ils apparaissaient, mesurant ainsi les dégradations liées au temps et aux intempéries, en plus de cent ans.

Hector d'Espouy a lui-même réalisé quelques travaux :



Basilique de Constantine, Hector d'Espouy



Détail d'architecture, Hector d'Espouy

Voici des exemples de travaux réalisés par des pensionnaires :



Thermes de Dioclétien à Rome, Edmond Paulin



Acropole d'Athènes, Marcel Lambert

Hôtel de ville de Paris

L'hôtel de ville de Paris héberge les institutions municipales de Paris depuis 1357, et est situé place de l'Hôtel-de-Ville dans le 4^e arrondissement de Paris.

Au XIX^e siècle, l'agrandissement et la reconstruction partielle de l'hôtel de ville ont été menés d'après les plans de Godde et Lesueur de 1837 à 1848, tout en préservant la façade Renaissance.

Pendant la Commune de Paris, l'incendie, qui avait été déclenché par un groupe de communards, le 24 mai 1871, a réduit le palais en cendres.

Le bâtiment a été reconstruit entre 1874 et 1882 sur les plans des architectes Théodore Ballu et Édouard Deperthes. La façade, de style néo renaissance, s'inspire largement de celle du bâtiment disparu.



Hôtel de ville de Paris en 1911. Source Bibliothèque nationale de France – Gallica

L'Hôtel de ville regroupe de nombreux salons accessibles par la rue de Lobau située à l'arrière de l'édifice et donc à l'opposé de la place de l'hôtel de ville en façade : salon des tapisseries, salon Willette, salon des caryatides, salon Puvis de Chavannes, salon Henri Martin...

Dans la revue « Art et critique » du 18 janvier 1890, revue littéraire, dramatique, musicale et artistique publiée sous la direction de Jean Jullien dont un exemplaire est disponible sur le site Gallica de la bibliothèque nationale de France, on peut lire :

« Depuis un mois environ, les artistes qui ont concouru au second degré, pour la décoration de la galerie Lobau, avaient envoyé leur projets à l'Hôtel de ville. L'exposition a commencé et restera ouverte jusqu'au 27.

*Les concurrents sont : MM Boureau, Guillaume Dubufe, **d'Espouy**, Moreau-Néret, Noël Bouton, Picard et Rister, en collaboration; Cette deuxième épreuve représente le Printemps. L'artiste qui réunira le 27, la majorité des suffrages du jury sera chargé de l'exécution définitive. Les autres projets classés recevront : le premier une prime de 4 000 francs ; le second une prime de 3 000 francs.*

L'exposition a lieu à la salle à manger qui fait suite à la salle des fêtes et dans le salon formant angle, sur le quai.

Selon le rapporteur du jury, M. Emile Richard, c'est M. Georges Picard (1857-1943) qui a été choisi pour exécuter les décorations de la galerie Lobau durant huit années de 1891 à 1898.

M. Picard a également peint une fresque de l'opéra de Lille en collaboration avec Hector d'Espouy (voir par ailleurs).

Le Petit Palais, musée des Beaux-arts de la ville de Paris, conserve les esquisses peintes par **H. d'Espouy** pour ce concours. Ces esquisses, datant de 1890, mesurent 56 cm de hauteur sur 53.5 cm de largeur.



Esquisse Le concert, collection Petit Palais, musée des beaux-arts de la ville de Paris



Esquisse, collection Petit Palais, musée des beaux-arts de la ville de Paris

Panthéon

A l'issue d'importants travaux de rénovation, les parties hautes de l'édifice sont de nouveaux accessibles au public.

Si la découverte du panorama à 360° à trente mètres de hauteur apparaît comme le but ultime, l'ascension vers le dôme du Panthéon fait partie intégrante de l'expérience de la visite.

À l'opposé de l'accès au sommet de l'Arc de Triomphe qui se fait majoritairement par un simple escalier en colimaçon, arpenter le Panthéon s'apparente à une exploration du monument sous presque toutes ses coutures. Après une première vague d'escaliers, le visiteur redécouvre une vue inédite sur l'intérieur de l'édifice depuis les tribunes, une hauteur et une perspective impressionnantes qui dévoilent le pendule de Foucault, installé depuis 1851 et qui, dans un mouvement de rotation perpétuel, démontre la rotation de la terre sur elle-même.

Les yeux les plus avisés tourneront le dos à cette perspective pour essayer de contempler à quelques mètres de distance, les monumentales peintures murales **d'Hector d'Espouy**, réalisées en 1906.



Nef du Panthéon, collection Archives du Panthéon

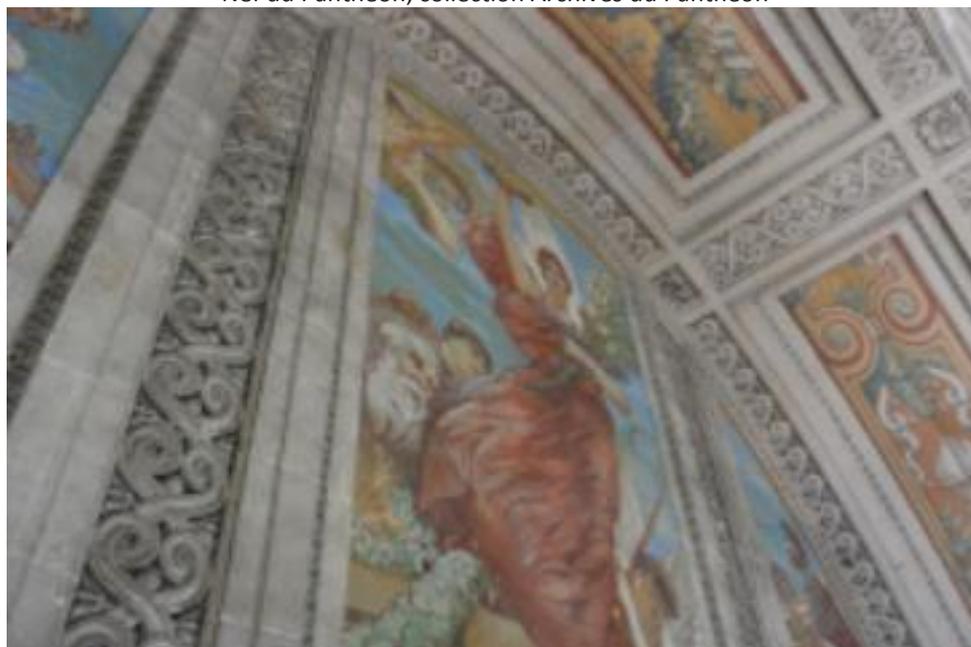


Fig 33 : Décoration H. d'Espouy, collection Archives Panthéon

Thermes du Mont-Dore

Les vertus des eaux thermales d'Auvergne sont reconnues depuis l'antiquité. Au contact de la roche volcanique, l'eau des sources se charge en minéraux pour donner naissance aux eaux thermales d'Auvergne.

Ses bains sont alimentés par plusieurs sources chaudes qui jaillissent à des températures comprises entre 36°C et 44°C. Elles sont chargées de silice au pouvoir immuno-allergique très connu.

Situé à 1 050 m. d'altitude, au pied du Sancy, point culminant du Massif Central, l'établissement thermal du Mont-Dore (Puy-de-Dôme), classé monument historique en 1989, est considéré comme l'un des plus beaux d'Europe.

D'une architecture étonnante pour le Puy-de-Dôme, ce bâtiment de style néo-byzantin avec sa charpente à la Gustave Eiffel, ses plafonds peints, ses colonnes, ses coupoles, son marbre et ses mosaïques, ...abrite les cures thermales et les séjours santé.

Inspiré par les thermes de Caracalla à Rome, le bâtiment des thermes du Mont-Dore impressionne tant par l'austérité de sa façade que par la flamboyance des décors intérieurs.

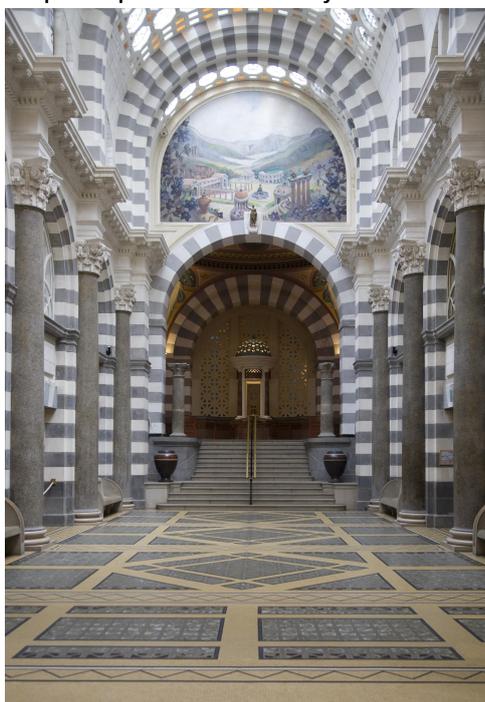
Datant de 1817, il a été érigé sur les ruines des anciens thermes romains et conserve encore de ce fait quelques vestiges mis au jour lors de la construction.

La *salle des pas perdus* est dotée de voûtes peintes reposant sur des colonnes en grès des Vosges, des mosaïques ornent l'ensemble. Des niches à frontons renferment des vestiges antiques. Ce même décor de mosaïque se retrouve dans le hall des sources, le mobilier étant entièrement habillé de céramique.

Il a été agrandi à deux reprises au cours du 19^{ème} siècle pour faire face à l'afflux des curistes.

C'est au cours de ces travaux d'agrandissement et de rénovation **qu'Hector d'Espouy** a réalisé en 1893, la superbe fresque du fronton principal.

Mais ce n'est que dans les années 1930 que sont terminées les décorations en mosaïques et fresques, donnant à l'édifice l'aspect qu'il a encore aujourd'hui.



Thermes du Mont-Dore, collection Thermes du Mont-Dore



Fronton d'Hector d'Espouy, Collection Thermes du Mont-Dore

Villa Abd el tif (Alger)

LA SOCIETE DES PEINTRES ORIENTALISTES FRANÇAIS :

Lors de l'Exposition universelle de 1889, quelques orientalistes furent réunis par Léonce Bénédite dans le Pavillon de l'Algérie dont Alphonse Point avait décoré les salles. C'est en 1893, toujours à l'initiative de L. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg puis premier conservateur du musée Rodin, que la Société des Peintres Orientalistes français (SPOF) est officiellement fondée : « La Société des Peintres orientalistes français (SPOF) a pour but de favoriser les études artistiques sous l'inspiration des pays et des civilisations d'Orient et d'Extrême-Orient, par tous les moyens dont elle peut disposer : Expositions annuelles, Missions, Encouragements aux Artistes, aux Sociétés locales, aux Musées, etc. ».

Quatorze artistes signèrent avec L. Bénédite les statuts de la nouvelle société : Maurice Bompard, Jean-Adolphe Chudant, Charles Cottet, Etienne Dinet, **Hector d'Espouy**, Louis-Auguste Girardot, Adolphe-Charles Landelle, Paul Leroy, Alexandre Lunois, Marius Perret, Gustave Pinel, Victor Prouvé, Emile Sulpice et Jean Taupin.

Cette société regroupant des peintres, sculpteurs, aquarellistes, graveurs qui représentèrent des sujets orientaux, exposera régulièrement à la Galerie Durand-Ruel, puis au Grand-Palais des Champs-Élysées. Elle participera également à des expositions en Province (Marseille : 1906, 1922 ; Nogent : 1907) et à l'étranger (Gand : 1913 ; Naples : 1934).

Elle sera active de 1889 à 1943, date de sa dernière exposition.

A partir de 1908, et suite à l'Exposition coloniale de Marseille de 1906, la SPOF fut chargée de sélectionner les boursiers de la villa Abd-el-Tif, « villa Médicis » d'Algérie.

La **villa Abd-el-Tif** : La villa est un petit palais situé dans la campagne de la commune d'Alger. Exemple d'architecture des djenans du XVIII^e siècle, il a hébergé de 1907 à 1962 des peintres venus de métropole sur le principe de la villa Médicis à Rome et, plus tard, de la Casa Velásquez à Madrid.

Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg à Paris et fondateur de la Société des peintres orientalistes français (SPOF), a réussi à convaincre le gouverneur général Jonnart de restaurer les bâtiments et de les affecter à une résidence d'artistes.

En 1907, un arrêté du gouvernement fait de la villa Abd-el-Tif la maison des artistes métropolitains.

L'architecte Gabriel Darbeda fut chargé de la restauration des bâtiments.

Le prix Abd-el-Tif, décerné sur concours, est créé en 1907 sous l'impulsion de Léonce Bénédite et de Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie.

Le jury se compose du président de la SPOF, du directeur du musée des Beaux-Arts d'Alger Jean Alazard, et de MM. Gérard, J. Charles-Roux Peytel, Chassériau, Maurice Bompard, Paul Buffet, CH. Cottet, Etienne Dinet, **Hector d'Espouy**, A. Girardot, Paul Leroy, Victor Peter, A. Lunois, E. Sulpis, André Suréda et J. Taupin.

C'est la SPOF qui est chargée de l'attribution du prix : un séjour de un à deux ans en Algérie. Paul Jouve et son ami Léon Cauvy sont les premiers pensionnaires de la villa Abd-el-Tif en 1907.

Au total, les *Abd-el-Tif* ont été au nombre de quatre-vingt-sept, dont soixante-sept peintres et graveurs, dix-sept sculpteurs et un architecte.

Abandonnée après l'indépendance du pays, la villa, classée monument historique en 1967, a été restaurée. Rouverte le 10 juin 2008, elle abrite désormais le siège de l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (AARC).

Casino municipal de Royan

En 1895, dix ans seulement après l'achèvement du casino de *Foncillon*, la municipalité de Royan (Charente maritime) décida la création d'un nouveau casino en centre-ville.



Casino municipal de Royan, photo Ville de Royan

On en confia la réalisation à l'architecte Gaston Redon, avec pour consigne de « *ne lésiner ni sur l'espace, ni sur les proportions* ». Les travaux, gérés par l'entrepreneur parisien *Léon Laplau*, furent achevés en un temps record : à peine cinq mois après la pose de la première pierre, le casino était inauguré en grande pompe.

Cet édifice imposant alignait, face à la plage de la Grande-Conche, une façade monumentale de style néo-rococo de plus de 80 mètres de long, précédant une salle de bal dominée par un dôme couronné d'ardoises et un théâtre à l'italienne. Celui-ci fut fréquenté par les plus grands : Sarah Bernhardt vint y jouer « *l'Aiglon* », Cléo de Mérode y dansa.

L'Opéra et la Comédie-Française y présentèrent des spectacles, opérettes, ballets, concerts symphoniques.



Concert au casino municipal de Royan. Photo Ville de Royan

Deux artistes de talent, MM **Hector d'Espouy** (1854-1929) de Cazères sur Garonne (Haute-Garonne) et Antoine Calbet (1860-1942), originaire du Lot et Garonne, tous deux membres du Salon des artistes français, ont collaboré à la décoration du foyer du Casino municipal de Royan. Considéré comme l'un des plus beaux casinos du pays, représenté sur de nombreuses affiches publicitaires de l'époque, il fut aussi le plus grand casino de France, jusqu'à sa destruction sous les bombes, en 1945.

Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren (Belgique).

L'origine de l'AfricaMuseum remonte à l'exposition universelle de Bruxelles en 1897. Sous l'impulsion du roi Léopold II, La 'Section Coloniale' de l'exposition fut déplacée à Tervuren dans le 'Palais des Colonies'. Les salles accueillait des animaux naturalisés, des échantillons géologiques, des denrées, des objets ethnographiques et artistiques congolais et des objets d'art réalisés en Belgique.

Très vite, le Palais des Colonies s'avéra trop exigü. Léopold II fit appel à Charles Girault, architecte du Petit Palais de Paris, et entreprit un programme de construction ambitieux.

En 1908, l'État indépendant du Congo devint le Congo belge et le musée, le Musée du Congo belge. Les travaux de constructions furent suspendus.

Léopold II étant décédé avant la fin des travaux, c'est le roi Albert I^{er} qui inaugura le musée le 30 avril 1910.

C'est par arrêté royal du 10 mars 1952 que le musée devint le Musée royal du Congo belge.

À l'indépendance, son nom fut changé en Musée royal de l'Afrique centrale, proposant un champ d'études plus vaste. Aujourd'hui encore, les deux tiers du personnel et du budget de l'AfricaMuseum sont consacrés à la recherche scientifique.

Plus grand musée du Monde consacré à l'Afrique, l'AfricaMuseum est situé à seulement 15 km de Bruxelles, dans un environnement verdoyant avec des jardins à la française.



Vue du Musée, collection MRAC Tervuren, photo J. Van de Vyver

Comme l'indique la description ci-dessus, le musée a été créé pour présenter d'abord le Congo belge, colonie belge de l'époque avant de devenir Musée consacré à l'Afrique.

Hector d'Espouy a été sollicité pour en réaliser une partie des décorations intérieures avec notamment cette superbe carte intitulée : *Congo belge. Carte politique 1910*. La vue ci-après a été prise en 2018 après la restauration de l'œuvre.



Congo belge, carte politique 1910, collection MRAC Tervuren, photo J. Van de Vyver

Au total, les quatre cartes murales qui décorent deux murs du bâtiment actuel du Musée ont été conçues par Hubert Droogmans & Gabriel Van Dievoet et peintes par **H. d'Espouy** (marouflage, toiles sur murs plâtrés).

Hubert Droogmans (1858-1938), fut haut fonctionnaire belge, secrétaire général du département des finances de l'Etat indépendant du Congo belge de 1894 à 1908, puis premier secrétaire général du ministère des colonies (1908-1911).

Gabriel Van Dievoet (1875-1934) est un décorateur et graffiste Art nouveau belge très impliqué dans l'exposition universelle de 1897.

Exposition universelle de 1900. (Palais de l'Electricité et château d'eau)

La documentation du musée d'Orsay à Paris permet de retrouver la trace de certains monuments construits à l'occasion de l'exposition universelle de 1900 qui ont été détruits par la suite comme le palais de l'électricité et le château d'eau.

Situé à l'extrémité de l'esplanade du Champ de Mars, en face de la tour Eiffel, le palais de l'Electricité était le "clou" de l'Exposition universelle de 1900. Œuvre d'Eugène Hénard, architecte et théoricien connu pour ses projets de transformation de Paris, le palais abritait dans son hall de fer et de verre diverses applications de l'électricité. Il servait également à alimenter les autres pavillons. Dans l'Annuaire de l'Exposition de 1900, on peut d'ailleurs lire : "Que le palais de l'Electricité vienne, pour une cause ou pour une autre, à s'arrêter et, toute l'Exposition s'arrête avec lui [...]. Dans le palais de l'Electricité se fabrique, en effet, toute l'énergie nécessaire à l'éclairage et à la marche des organes divers de l'Exposition".

Le gigantesque château d'eau de l'architecte Edmond Paulin faisait office de façade. Il s'agissait d'un étonnant décor découpé et aérien : "un diadème, un éventail ouvert, la queue d'un paon faisant la roue". De son centre jaillissait une immense cascade, tandis qu'au sommet dominait *Le Génie de l'électricité*, une statue haute de plus de six mètres. La nuit, cet ensemble scintillait de milliers de feux multicolores.

Cette étonnante construction a reçu l'approbation du ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes en 1898.

Hector d'Espouy a réalisé les décorations des portiques de ce château d'eau.



Photo le château d'eau, exposition universelle 1900, collection Archives Musée d'Orsay